

Un pays où la terre se fragmente. Carnets de Jérusalem de Chantal Ringuet

Georges Leroux

Number 265, Summer 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89793ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Leroux, G. (2018). Review of [*Un pays où la terre se fragmente. Carnets de Jérusalem* de Chantal Ringuet]. *Spirale*, (265), 67–69.

Jérusalem / Polyphonie

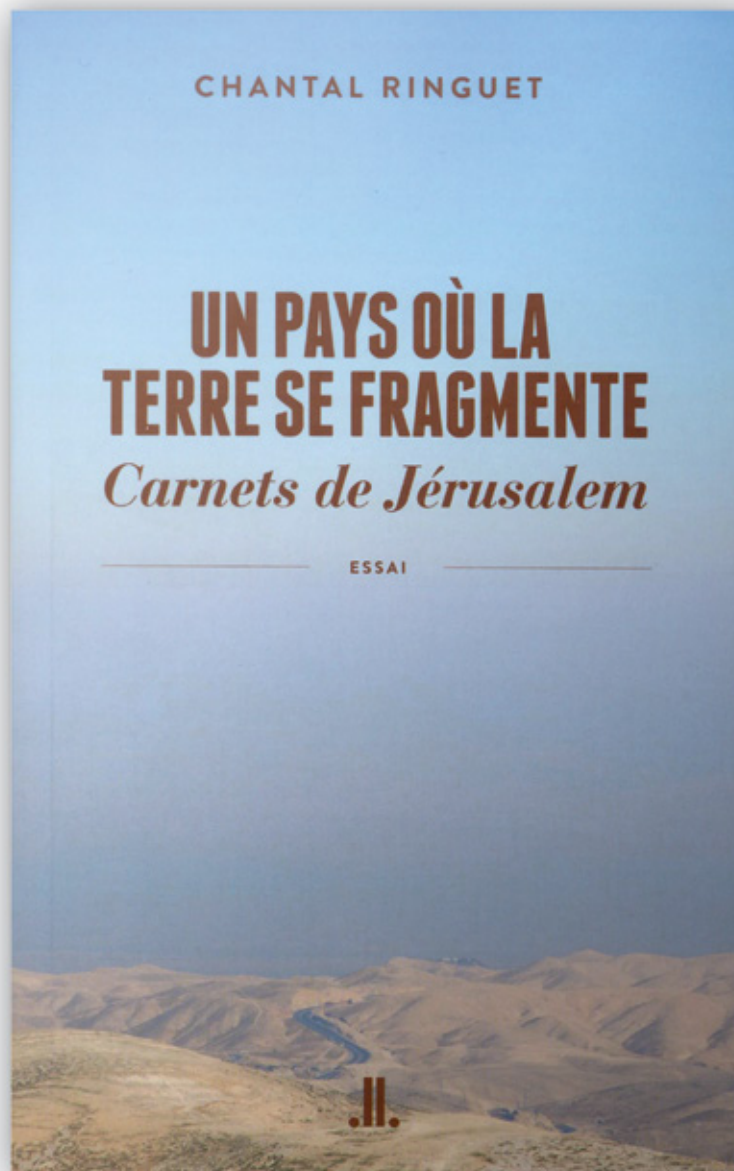
Par Georges Leroux

UN PAYS OÙ LA TERRE SE FRAGMENTE.

CARNETS DE JÉRUSALEM

de Chantal Ringuet

Linda Leith Éditions, 2017, 333 p.



Placés sous l'égide d'une évocation du Mur des Lamentations, reprise du texte d'Hélène Cixous *Correspondance avec le mur*, les carnets de Ringuet présentent un récit polyphonique sur l'antique cité de David. Le paysage ancien de la terre sainte enveloppe ces chapitres d'une lumière où l'aube se mêle au crépuscule, où se croisent au point de les confondre le présent et le passé. Jérusalem n'est-elle pas une ville éternelle ? L'écrivain qui parle ici est une femme, ce qui déjà introduit une parole inconnue, presque inédite dans la cité des Patriarches et des Prophètes. Mais il faut aussi compter avec le personnage du double qu'elle s'invente pour saisir et mener son récit de l'extérieur : en se glissant dans la *persona* de la déesse Artémis, la narratrice renforce cette altérité de la voix féminine, elle lui confère la densité de ce rapport de Jérusalem avec Athènes qui a atteint, depuis la Renaissance, le statut d'une indépassable polarité. Elle crée ainsi un espace d'écriture où les nombreux rebonds constituent autant de conversations convergentes, au sein desquelles ces carnets, malgré leur fragmentation, parviennent à une forme d'unité. Véritable kaléidoscope de l'expérience et de la littérature, ce livre se présente comme un miroitement, une somme d'éclats. Si l'image du fragment qui lui donne son titre est d'abord politique, on peut penser qu'elle s'impose aussi

au récit : fragments recueillis après de nombreux voyages en Israël et en Palestine, ces chapitres s'inscrivent dans une lignée littéraire riche et complexe.

Poursuivre cette lignée n'est pas cependant le premier but de la narratrice, même si elle reconnaît d'emblée sa dette à l'endroit des nombreux écrivains et intellectuels qui ont balisé le chemin vers Jérusalem, depuis les temps anciens jusqu'à aujourd'hui. Que ces écrivains aient été et soient encore surtout des hommes, de Mordecai Richler à Saul Bellow, pour ne nommer que deux Canadiens célèbres, ne rend que plus urgente la responsabilité de proposer une autre voix. Si Artémis veut aller à la rencontre d'Israël, ce sera d'abord en recherchant les voix des femmes. On les trouvera nombreuses à tous les carrefours où la narratrice se met en quête d'une compréhension de l'identité juive, de l'écriture, de la « *situation* » politique (un euphémisme local pour désigner le conflit israélo-palestinien), des tensions, du Mur, des traversées vers Bethléem et la Palestine. Bien qu'il ne s'agisse aucunement pour elle de placer ses pas dans ceux des hommes, elle ne peut éviter de revenir, de déambuler, de parcourir encore les chemins des hommes pour en frayer de nouveaux, poursuivant le fantasme de tous les diaristes : arrêter le temps, saisir l'instant, atteindre l'essence de la cité. « *Je voulais, écrit-elle, fermer les yeux, reculer dans le temps, puis arrêter le mouvement de l'histoire récente qui nous avait amenés jusqu'au mur* ».

Sur ces trajets, une ombre dramatique sans cesse se profile : celle du nouveau mur, celui de la séparation d'avec la Cisjordanie. Jérusalem, ville de grands quartiers historiques, où la mosquée d'Al Aqsa jouxte le Mur des Lamentations, est aussi la ville des divisions territoriales héritées des partitions de 1948. Ce n'est donc pas seulement le découpage des périmètres religieux qui délimite l'espace politique et symbolique, c'est aussi et surtout la tension politique de l'est et de l'ouest. Ce livre paraît au moment où le gouvernement américain annonce le déplacement de son ambassade de

Tel Aviv à Jérusalem, une décision qui vient bouleverser les fragiles équilibres communautaires et consacrer l'identité juive de la capitale. Ce contexte fournit aux carnets de la narratrice un horizon politique qui demeure dans ce livre à la fois omniprésent et quasi entièrement refoulé. Pour des raisons qui ne sont pas précisées, mais que le lecteur peut aisément deviner, elle a choisi de se tenir sur la brèche et de maintenir une forme de neutralité, où la bienveillance envers le point de vue israélien semble pouvoir aller de pair avec un amour de la Palestine.

Les voix des femmes

Précaire, risquée, difficile, cette position est ici motivée par un choix plus profond : celui d'un dialogue constant avec les voix vivantes, et en particulier celles des femmes, sur le territoire israélien et palestinien. Est-il possible d'aller à leur rencontre sans prendre parti ? Ces carnets font ce pari et offrent un ensemble de perspectives où la pluralité donne accès à un dialogue intérieur, qui est toujours à la fois politique et moral. Le lecteur qui connaît les auteurs qui surgissent aux différents tournants de ces carnets saura les reconnaître : il verra par exemple que David Grossman, pour ne donner que l'exemple d'un écrivain engagé pour la paix, ne peut être identifié à un sionisme intransigent, et il accueillera avec d'autant plus d'empathie le dialogue que ces carnets rendent possible avec un vaste spectre de positions. À aucun moment, il convient de le remarquer, ces positions ne sont dialectisées ou simplement placées dans une confrontation idéologique, la narratrice faisant le choix de maintenir son récit sur le registre de l'ouverture et de la coprésence. Conséquence d'un féminisme assumé ou irénisme candide, ce choix, qui est l'équivalent d'un suspens, demeure tacite.

À ce féminisme d'ouverture, la narratrice joint l'exercice constant d'une perspective qu'elle désigne comme laïque. Ce choix est sans doute plus risqué que le précédent, dans la mesure où, s'il doit être exercé avec rigueur, il exige de se maintenir ici

encore dans une posture de stricte neutralité à l'égard des religions de ceux qui habitent le territoire. Cette posture est celle du regard du voyageur non religieux qui doit, sur la terre des monothéismes, frayer son chemin parmi les nombreux lieux saints, visiter des sanctuaires marqués par une histoire millénaire, se fondre parmi les groupes de pèlerins et de fidèles qui viennent à Jérusalem pour prier. Du Mur des Lamentations à la Via Dolorosa et à la basilique du Saint-Sépulcre, la ville est marquée par le tracé de ces pèlerinages et le visiteur qui veut s'en approcher pour d'autres raisons court le risque de demeurer aveugle à son essence séculaire, à sa densité historique. Cet aspect des carnets de Chantal Ringuet peut décevoir : la narratrice, suivant peut-être de manière trop rigide l'injonction d'Artémis, ne peut réprimer un sentiment qui frôle l'exaspération ou l'ironie face au foisonnement des manifestations du sentiment religieux. Quand elle parle d'« *idolâtries* » ou de « *carnaval grotesque* », au moment d'évoquer les sanctuaires chrétiens, ou quand elle parle de « *troupeau d'illuminés* » pour décrire les croyants priant au Mur des Lamentations, ou encore des « *relents d'ascèse chrétienne* » du Patriarcat arménien, on ne peut que constater que l'équilibre du respect est rompu. La posture païenne d'Artémis a triomphé, mais c'est au détriment d'une vérité qui semble échapper à la narratrice, et que maladroitement elle tente de récupérer en l'identifiant à une forme d'érotisme. Je ne le cache pas, ces pages m'ont heurté.

S'il est possible, et nul ne veut en douter tant il semble nécessaire de le faire, de demeurer laïque sur le registre politique, cette position semble non moins nécessaire sur le plan religieux. Laïcité implique ici neutralité et tolérance. La narratrice, dans le compte rendu des nombreuses rencontres qu'elle a pu faire avec des écrivains et des intellectuels, intègre cette exigence de respect face à la diversité politique dans son récit et on peut regretter qu'elle n'ait pas jugé essentiel de faire de même face à l'expérience religieuse. Si Jérusalem doit demeurer dans l'histoire universelle d'abord

Chantal Ringuet crée un espace d'écriture où les nombreux rebonds constituent autant de conversations convergentes, au sein desquelles ces carnets, malgré leur fragmentation, parviennent à une forme d'unité.

une terre de rencontre, c'est à la coprésence sur son sol des religions monothéistes désireuses de dépasser, au sein même du religieux, les antagonismes politiques légués par l'histoire qu'elle doit s'attacher. Le judaïsme, le christianisme et l'islam constituent sur cet horizon la synthèse d'une rencontre historique avec la transcendance, qu'il s'agisse de la Loi, du Salut ou de la Communauté. Quelles que soient les formes de la piété, la diversité des rituels, l'apparente irrationalité des fidèles pieux, chacune nous instruit sur la signification de Jérusalem depuis toujours. La paix est à ce prix, mais l'existence même sur un sol de l'expérience du sacré aussi. Jérusalem, comme utopie d'un au-delà du politique ? Jacques Derrida l'évoquait fortement.

La lecture de ces carnets, on le constate en les traversant, nous met en présence d'une brochette très riche d'écrivains : en faire la bibliographie (qui manque ici) nous ouvre déjà les portes d'une expérience très différente de celle de la cité religieuse, c'est l'expérience du présent vivant de la cité dans l'écriture. Citant Walter Benjamin, la narratrice propose de revoir cette terre fragmentée non seulement comme celle d'une géographie politique déchirée, mais aussi et surtout comme le lieu d'une expérience littéraire plurielle et sans cesse à la recherche d'un point de vue décalé, échappant à la confusion des sentiments nationaux. Quelques noms se détachent de la cohorte vivante rassemblée ici, ceux d'Etgar Keret, de Zeruya Shalev, mais aussi ceux de nombreuses écrivaines et cinéastes dont le travail force l'admiration de la narratrice, comme elle s'en explique

dans les chapitres importants qu'elle consacre à la place de la sexualité dans l'expérience d'Israël. Établies souvent ailleurs qu'à Jérusalem, et notamment à Tel Aviv, ces femmes présentent un point de vue où la luxuriance de la vie, « *le cri du vivant en train de s'extasier* », les bruits de la jouissance sexuelle entendus au hasard d'une terrasse imprègnent l'écriture. S'agissant de nouvelles écritures, la figure qu'elles proposent est celle d'une vie libre : « *Ce visage de la liberté était la réponse des Tel Aviviens à la violence. Quand la vie est si fragile et menacée, n'est-il pas urgent de la célébrer ?* » Mais ce sentiment vient se juxtaposer à l'inquiétude des mères et de toutes les femmes devant l'omniprésence de la guerre, le départ pour le service militaire, l'engagement dans les territoires. Ces passages des carnets comptent parmi les plus importants pour notre temps, car la narratrice, se fondant sur de nombreuses conversations et correspondances, nous donne accès à la recherche universelle de la paix. Elle qui a traduit si magnifiquement les souvenirs de Issa J. Boullata (*Les échos de la mémoire. Une enfance palestinienne à Jérusalem*, Mémoire d'encrier, 2015) se montre ici sensible à l'importance de cette requête sur le territoire même où elle semble devenue impossible.

Ces carnets se terminent en territoire palestinien. On y retrouve les ambivalences face au religieux exprimées par la narratrice dans ses explorations de Jérusalem, par exemple lors la visite de Bethléem, mais également la même richesse de voix dans la rencontre des écrivaines et intellectuelles de

Palestine, notamment Leila Khaled et la jeune Amira, dont le témoignage sur l'identité n'est rien de moins que bouleversant. Et la Palestine politique, est-on pressé de demander ? Sensible à cette privation du destin qui leur est imposée, la narratrice demeure fidèle à son pari de bienveillance et de compassion. « *Véritable impasse de l'humanité* », la Palestine échappe aux stéréotypes, elle exige une réflexion fondamentale sur les conséquences de l'exclusion. On voudrait citer ici les pages cruciales que la narratrice place à la fin de ses carnets, alors qu'elle considère le mur comme la volonté de « *sceller le présent* », c'est-à-dire de bloquer l'horizon politique, d'interdire toute réconciliation, de détruire tout avenir.

En toute fidélité au genre du carnet, ces chapitres font entendre une grande diversité de voix, ils décrivent de nombreux lieux, mais chacun témoigne surtout de la réflexion de la narratrice sur sa propre expérience, son propre cheminement. Le dispositif rhétorique d'un recours imaginaire au mythe d'Artémis permet d'approfondir la radicalité d'une posture différente, celle de la femme et de l'étrangère. Il faut en reconnaître la fécondité dans l'introduction d'un rythme qui accompagne le déplacement vers le pluriel, vers la différence. Mais cette figure est loin d'épuiser la voix qui parle ici et qui est celle d'une écrivaine et traductrice que nous connaissons par ailleurs. Son audace et son courage donnent à ces carnets une vitalité qui les rend nécessaires, au moment où nous faisons face à tant de crispation, où nous voyons de nouveaux murs se construire, où nous observons tant d'idéaux se fissurer. ■